

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Gaston Miron, Pierre Monette, Louise Desjardins, Mona Latif-Ghattas

Yvon Paré

Number 118, Summer 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37100ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

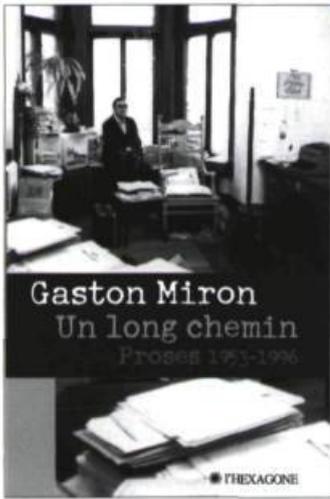
Paré, Y. (2005). Review of [Gaston Miron, Pierre Monette, Louise Desjardins, Mona Latif-Ghattas]. *Lettres québécoises*, (118), 35–36.

Gaston Miron, *Un long chemin. Proses 1953-1996*, Montréal, l'Hexagone, 2004, 488 p., 32,95 \$.



Gaston Miron l'allumeur de conscience

Gaston Miron a eu droit à des funérailles nationales en 1996. Ce n'était que justice pour ce poète qui a consacré sa vie au Québec.



Voilà un homme, un poète à son corps défendant, un militant de l'indépendance du Québec sans compromis, un chercheur d'identité qui n'a jamais hésité à pourfendre les politiciens et ses concitoyens. Particulièrement quand Gaston Miron s'attarde sur le « charabia ou le traduitu » pour qualifier la langue des Québécois. La publication de ces textes rédigés entre 1953 et 1996 nous plonge dans la pensée de Miron et illustre le combat de sa vie.

Je ne peux m'empêcher d'évoquer cette rencontre. C'était à Paris, en 1985. En plein Quartier latin, nous étions tombés sur Gaston Miron. Il s'était mis à discourir comme lui seul savait le faire. Une demi-

heure à s'attarder sur la pauvreté de la langue des Québécois. Il s'émerveillait devant les Français qui sortaient le mot juste, le mot exact pour décrire leur réalité. Il levait la voix en gesticulant devant les sourires des passants. Il parlait de « porte » et de « portillon ».

J'ai retrouvé les mêmes expressions dans la conférence de l'Estérel que Miron prononçait en 1974.

Attention au portillon. Au début, je ne saisissais pas, puis, tout à coup, la lumière s'est faite et je me suis dit: « C'est vrai: c'est un portillon, ce n'est pas une porte, car une porte, qu'elle soit petite, moyenne ou grande, elle bouche toute l'ouverture. » [...] Je monte ensuite dans un wagon de train et je lis: « Attention à la portière ». Une autre porte et cette fois-là c'est une portière! » (p. 147-148)

Comme quoi Gaston Miron avait de la suite dans les idées.

ACCOMPAGNEMENT

Dans *Un long chemin*, le lecteur découvre le militant, l'homme public et le poète. Nous remontons à l'enfance, à Sainte-Agathe-des-Monts, à « l'illumination » où Miron prend conscience qu'il est un colonisé et un aliéné. Nous effleurons alors les assises de son combat, la charpente de sa poésie et le terreau de sa lutte. Miron restera toujours déchiré entre l'urgence de l'action politique directe et la poésie, cette souffrance existentielle.

Ce constat d'aliénation de ma langue chez moi eut l'effet d'un choc. Je m'expliquais ma langue approximative, parlée et écrite. J'utilisais la dérision:

quelle langue parlez-vous, Monsieur? Je parle l'approximatif, je parle l'à-côté, je parle autre chose. Ce choc remît en question de fond en comble le rapport à ma langue tout court, puis le rapport du langage à la réalité et le rapport à mon travail poétique. Désinvestir ma langue de la langue de l'autre, redonner aux mots le sens de la tribu: je devins un obsédé, je le suis toujours, du mot juste et jusqu'au bout, de la précision absolue du mot, de la propriété des termes à tout prix. (p. 108)

L'aliénation. Voilà une blessure « à l'esprit » qu'il est difficile de cautériser. Miron ressentait cruellement qu'il était d'avant l'affirmation de son peuple, qu'il était un « homme archaïque ». Une souffrance, une douleur qui le figeait devant le poème qui semblait toujours vouloir se dérober. Pourquoi s'armer de la parole quand le *nous* collectif n'existe pas? Écrire ou se rouler les manches pour faire advenir les choses?

Un long chemin présente un grand poète, esquisse la démarche intellectuelle d'un homme qui a cherché la cohérence pendant toute sa vie. Juste pour cela, il mérite notre admiration.

Toutes les proses ne sont pas d'un même poids littéraire. Souvent nous plongeons dans des textes lourds, maladroitement dans leur facture et leur argumentation. Il est vrai que nous lisons souvent la transcription de conférences. Cela explique bien des maladroites. Pensons aux lettres qu'il expédiait aux mécènes de l'Hexagone.

L'ensemble pourtant a le grand mérite d'esquisser la « carte géographique de la pensée » de Miron, de montrer l'étendue de son action. Il n'était pas qu'un théoricien. Jamais il n'a hésité à mettre la main à la pâte dans les tâches les plus humbles.

Reste que la prose n'était pas le meilleur outil de Gaston Miron. Les mots ne venaient pas naturellement à ce militant qui devait varloper pour en arriver à un texte qui gardait son tonus. Il aura donné sa pleine mesure dans la poésie.

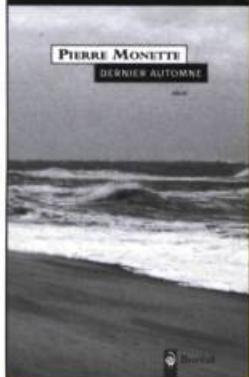
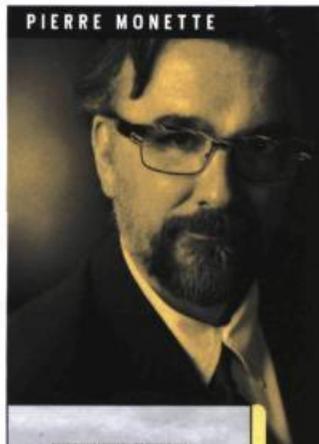
Les écrits de Miron, malheureusement, demeurent d'actualité. La situation n'a guère évolué dix ans après la mort de cet allumeur de conscience. Merci à l'Hexagone de garder les mots de Gaston Miron sur le réchaud. Ils nous rappellent notre devoir de Québécois. Un travail d'édition exemplaire. Une manière aussi de comprendre pourquoi la poésie de Gaston Miron a su rejoindre l'universel. Elle témoigne de ce qu'est le fait français en cette terre d'Amérique et ce qui menace son existence.

Pierre Monette, *Dernier automne*, Montréal, Boréal, 2004, 214 p., 21, 95 \$.

Un témoignage particulièrement émouvant

Il faut avoir vécu le départ d'un proche pour comprendre les embûches du récit de Pierre Monette.

L'écrivain plonge dans le plus intime, le plus personnel, en s'attardant aux derniers jours de sa compagne atteinte d'un cancer incurable. Il raconte au jour le jour, observe, décrit, exprime ce qu'il vit et ce que sa compagne éprouve face à l'inéluctable. Du moment où ils apprennent la



terrible nouvelle jusqu'au dernier souffle. Un témoignage extraordinaire par sa simplicité et sa grandeur. Il faut avoir une franchise et, peut-être, aimer tout simplement la femme de sa vie pour en parler de cette façon.

Peut-être aussi que l'écrivain n'arrive à vivre le pire qu'en se faisant porteur de mots.

Je vais peut-être me décider à mettre en forme les notes que j'ai prises depuis le mois de septembre: afin de revivre ces événements une fois pour toutes, de tourner la page — parce qu'il n'y a que dans un livre qu'on peut vraiment tourner la page sur quelque chose. (p. 204)

ACCOMPAGNEMENT

Monette vit les derniers jours de Diane, l'observe tout en restant attentif à ses propres émotions. La vie de sa femme est aspirée par un trou noir qui broie son corps, mélange ses idées et lui vole sa lucidité par moments. Les gestes prennent une autre importance, ceux que l'on fait peut-être

pour la dernière fois. Mais il y a ces petits plaisirs, l'amour, la musique, les objets accumulés au cours des années et les chats. Il serait facile de basculer dans le sentimentalisme et les larmes. Monette évite le piège.

Mais, en regardant Diane manger avec appétit, profitant à plein de l'instant, les larmes me sont venues aux yeux: c'était sans doute notre dernier souper à cet endroit. Je suis tout de même parvenu à ravalier ma tristesse; c'est justement parce que c'était peut-être la dernière fois qu'il ne fallait la gâcher d'aucune façon. (p. 51)

EFFERVESCENCE

Il y a tant de choses à prévoir, le testament et les funérailles. Un dernier voyage à Martha's Vineyard. L'adieu à la mer et aux amis. Une frénésie folle avant le départ pour les soins palliatifs. La douleur de Pierre Monette aussi devant ce moment ultime et la fatigue immense avec les jours. Tout devient si difficile quand le corps n'est plus certain. Le bain, se mettre au lit et manger. Tout exige un effort incroyable. Que dire? Un récit que l'on termine les larmes aux yeux.

Elle a pris une courte inspiration qui a été suivie par un long moment de silence. J'ai pris sa main dans la mienne; un bras s'est replié en attirant ma main contre sa poitrine. Quelque chose au fond d'elle, qui venait de si loin que ce n'était déjà presque plus là, que ce n'était même plus un reste de conscience, m'a reconnu. Ce n'était pas elle: c'était sa peau qui se souvenait de la mienne; c'était la matière dont elle était faite qui reconnaissait la vibration de la matière dont je suis fait. Ce n'était déjà plus la vie; c'était la matière seule qui parlait, et cette matière se souvenait de ce qui la mariait à la mienne, et cette matière m'a reconnu, cette matière m'a attendu. (p. 193)

À petits coups de pinceau, l'auteur esquisse un portrait inoubliable de cette Diane admirable qui trouve le moyen de rire même quand son corps se déforme. Elle fait face sans rechigner, sans éclats malgré les hésitations et les peurs. Comment pourrait-il en être autrement? Diane meurt et devient une œuvre littéraire d'une remarquable justesse.



Louise Desjardins et Mona Latif-Ghattas, *Momo et Loulou*, Remue-ménage, Montréal, 2004, 150 p., 16,95 \$.

Deux enfances du bout du monde

Louise Desjardins et Mona Latif-Ghattas racontent leur enfance. L'une est née à Rouyn-Noranda et l'autre au Caire. Une correspondance qui aura duré six ans.

L'idée est excellente! Que voilà une belle manière de visiter l'enfance, d'esquisser un monde que nous portons toute la vie. La vie à Rouyn n'est pas celle du Caire même si la famille demeure la famille. Une sorte de jeu de tennis où chacune retourne sa version en attendant la frappe de l'autre. Tout y passe! Les parents, les frères et sœurs, les grands-parents et la famille élargie. Les drames aussi qui égratignent la mémoire.

Même si nous habitons aux deux bouts de la terre, je crois que nos papas et nos mamans se ressemblent, malgré tout. C'est peut-être la même chose pour nos frères et sœurs. Je te présente le mien, mon seul et unique complice. (p. 33)

Malheureusement, les deux écrivaines ont eu l'étrange idée de régresser et de redevenir des petites filles pour visiter leur enfance. Si c'est charmant au début, on se lasse vite des « papas » et des « mamans » qui émaillent les textes.

Mona Latif-Ghattas et Louise Desjardins empruntent ce même ton de petites filles naïves qui découvrent le monde et l'idéalisent. Le tout devient prévisible, gentil et inoffensif.

Les deux complices passent rapidement sur les zones d'ombre, effleurent des secrets de famille et des drames qui sont à peine évoqués. Jamais une question malgré des mondes opposés. Les agissements des parents ou la place des filles, par exemple... Chacune raconte sa vie sans trop se soucier de l'autre. L'échange n'a pas lieu. L'entreprise aurait pris une tout autre couleur si les écrivaines avaient regardé leur enfance avec des yeux d'adultes. Nous ratons ici une belle occasion.